Anthropologie de l'anglicisation des formations supérieures et de la recherche

Pierre FRATH*

Key-words: *Anglicisation of education, Anglicisation of research, anthropology of Anglicisation, falling academic levels, falling scientific levels*

Nous avons le choix entre trois voies : considérer que l'anglicisation de l'université est une bonne chose et laisser faire ; la déplorer et essayer d'inverser la tendance ; ou bien essayer de gagner sur les deux tableaux, utiliser l'anglais quand c'est avantageux, tout en sauvegardant le français. Dans tous les cas, il faudrait commencer par bien comprendre le phénomène. La langue anglaise s'impose partout, dans les sciences, dans l'économie, dans l'art moderne, dans la chanson populaire, et jusqu'aux graffiti sur les murs. Il se passe quelque chose, sous nos yeux, qui ne se réduit pas aux argumentaires des uns et des autres. Dans cet article, nous essaierons de comprendre les ressorts anthropologiques de l'anglicisation et nous essaierons de donner quelques pistes pour l'action.

1. Introduction

La recherche en France et dans d'autres pays est très largement anglicisée, surtout dans les sciences dites exactes, mais aussi, de plus en plus, dans les sciences humaines. En ce moment, il s'ajoute à ce phénomène l'anglicisation d'un nombre croissant de formations supérieures, à commencer par celles dispensées dans les grandes écoles, surtout celles de commerce. Dans ce texte, nous examinerons les conséquences de la combinaison de ces deux phénomènes sur la pérennité du français en tant que langue scientifique et sur sa place dans le monde. Pour cela, nous passerons rapidement en revue l'argumentaire des partisans de l'anglicisation et nous mesurerons les avantages attendus par rapport aux inconvénients qu'on peut anticiper. Nous nous interrogerons aussi sur les causes sociologiques et anthropologiques de l'anglicisation, largement inconscientes, qu'il s'agira pour nous de faire apparaître clairement. Nous proposerons *in fine* quelques pistes pour inverser la tendance.

* Université de Reins Champagne-Ardenne, France.

„Philologica Jassyensia", An X, Nr. 1 (19), 2014, p. 251–264.

BDD-A6658 © 2014 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.169 (2026-11-07 03:01:19 UTC)

2. Arguments avancés en faveur de l'anglicisation

Les argumentaires en faveur de l'anglicisation des formations sont très variés, et nous n'avons pas la place de les présenter tous ici[1]. Nous nous concentrerons sur les meilleurs arguments, ceux qui partent d'un bon sentiment, à savoir le désir d'aller dans le sens du bien des étudiants et des universités.

Parmi les enseignants-chercheurs qui font leur recherche en anglais, le plus grand nombre trouve cela normal. Le monde moderne est en anglais, c'est un fait. Les rencontres et collaborations entre scientifiques ne seraient pas possibles à grande échelle sans une langue commune, et les chercheurs se sont tellement habitués à l'existence d'une *lingua franc*a de la science qu'ils n'imaginent même pas un monde sans elle. Ils y trouvent aussi leur compte à titre individuel grâce à la possibilité de publier dans les prestigieuses revues anglo-américaines que la maîtrise de la langue anglaise leur permet, ou leur promet. Ils se sont adaptés et acceptent la situation, même si dans l'absolu ils préfèreraient le *statu quo ante*. Ils constatent souvent que leurs étudiants peinent lorsqu'ils doivent s'exprimer en anglais, et pour leur faciliter la tâche, ils anglicisent alors leurs enseignements, afin de les habituer à la difficulté. Une telle décision leur apporte aussi un avantage de prestige auprès de leur hiérarchie, de leurs collègues, des étudiants et du public en général, qui partagent tous l'opinion que l'anglais est la langue de la modernité. Ils espèrent aussi un gain de notoriété pour eux-mêmes et pour leur université, qui pourrait attirer des étudiants anglophones. Il y a aussi le cas de masters en français avec trop peu d'étudiants pour qu'ils puissent être maintenus. Leurs responsables ont alors le sentiment que s'ils les anglicisaient, ils pourraient attirer des étudiants anglophones en nombre suffisant pour assurer leur pérennité.

Les grandes écoles sont dans une situation bien différente. Beaucoup ne font pas partie de l'université, rappelons-le, et leur recherche est largement le fait d'universitaires qui y travaillent pour profiter de financements plus généreux. Mais le grand public n'a pas la perception de cette différence. Certaines grandes écoles proposent des formations dont elles pensent qu'elles sont en mesure d'attirer un public international capable de payer des frais d'inscription parfois importants. Et c'est un fait qu'elles séduisent effectivement des étudiants anglophones, non natifs généralement, mais aussi, et surtout, des étudiants francophones qui pensent, en phase avec leur milieu social, que cela leur procurera un avantage par rapport à ceux qui n'ont pas fait d'études en anglais. Les grandes écoles ont ainsi été le fer de lance de la campagne en faveur de l'anglicisation des formations supérieures engagée à propos de l'article 2 de la loi dite Fioraso, adoptée le 9 juillet 2013. L'objectif initial de cet article était principalement de lutter contre la loi Toubon de 1994, qui stipule expressément que la langue de l'enseignement supérieur en France est le français. De ce fait, les quelque 700 masters en anglais proposés dans notre pays étaient

[1] Le lecteur intéressé pourra se reporter à mon article de 2011, *L'enseignement et la recherche doivent continuer de se faire en français dans les universités francophones*, publié sur les sites de l'Association des Professeurs de Langues Vivantes (http://www.aplv-languesmodernes.org/) et de l'Observatoire Européen du Plurilinguisme (http://www.observatoireplurilinguisme.eu/), également dans l'*Atelier du roman*, 2012, Flammarion, Paris.

BDD-A6658 © 2014 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.169 (2026-11-07 03:01:19 UTC)

totalement illégaux. Mais, contrairement aux attentes des partisans de l'anglicisation, ils le sont restés après l'adoption de la loi. En effet, l'article 2 a été tellement amendé par les commissions parlementaires et le Sénat qu'il a en fait renforcé la loi Toubon, en prévoyant notamment une proportion maximale de cours en anglais et le contrôle de la conformité des masters avec la loi, assuré par la *Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France* du Ministère de la Culture.

Cependant, les journalistes qui ont couvert l'affaire n'ont pas comparé l'article 2 avant et après son passage à l'Assemblée nationale et au Sénat, et ils ont clamé *urbi et orbi* que l'anglais était désormais une langue d'enseignement légitime en France, et qui pourrait remplacer le français. Ce n'est pas le cas, mais le dommage est fait : à l'étranger, on est désormais persuadé que le français est abandonné par les universités françaises dans les matières qui comptent.

3. Conséquences prévisibles de l'anglicisation

Les journalistes, en phase en cela avec la plupart des universitaires et du public en général, ne se rendent pas compte que l'anglicisation des formations supérieures provoquera à court terme des pertes qu'il sera extrêmement difficile de combler une fois le processus engagé.

3.1. Perte de terminologies et de domaines

Il y a tout d'abord la perte la plus évidente, celle des terminologies techniques et scientifiques. Les étudiants apprendront les terminologies anglaises et, même s'ils les connaissent encore en français, ils ne les utiliseront plus. Une telle évolution produit à l'horizon d'une génération ce qu'on appelle des pertes de domaines : les spécialistes des disciplines anglicisées ne seront plus capables de communiquer entre eux dans leur langue maternelle, qui aura de fait perdu ces domaines. C'est déjà le cas dans nombre de pays, et notamment la Suède qui a entamé son processus d'anglicisation il y a plus de cinquante ans, et où l'inquiétude s'installe (Cabau 2014). On raconte aussi l'histoire de ces doctorants italiens auxquels on a demandé d'expliquer leurs travaux dans leur langue devant le grand public, et qui furent incapables de le faire : ils ne pouvaient s'empêcher d'utiliser des mots et des expressions en anglais. Cela pose le problème de la transparence des sciences, du nécessaire contrôle démocratique sur l'activité scientifique, et de l'intérêt que le contribuable peut trouver à financer des activités dont il se trouve d'emblée exclu par l'usage d'une langue étrangère. Sans compter qu'à terme, comme déjà en Allemagne, il devra constater que ses enfants ne peuvent plus étudier dans leur langue maternelle à l'université, ce qui pose tout de même problème, et peut conduire à un rejet des universités et de la recherche.

3.2. Perte de mémoire et de créativité

Les étudiants anglicisés abandonneront les bibliographies en français parce qu'elles seront vite obsolètes. Du coup, ils perdront aussi leurs propres traditions, et pourtant, même dans les sciences dites exactes et les mathématiques, les approches et les méthodologies varient souvent considérablement d'une langue à l'autre. Tout cela constituera une perte mémorielle et historique, qui se traduira par une perte de

BDD-A6658 © 2014 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.169 (2026-11-07 03:01:19 UTC)

créativité scientifique. Les sciences sont un discours normé et contraint sur le réel, profondément ancré dans la langue ordinaire et la culture du peuple d'où elles sont issues. Il est possible d'acquérir des connaissances dans une langue étrangère simplifiée telle la variété d'anglais utilisée pour la communication internationale ; il est même possible de les utiliser professionnellement, mais il sera difficile d'en créer de nouvelles, car elles seront coupées de la puissance métaphorique de la langue ordinaire et de ses nombreuses passerelles sémantiques et étymologiques (Guillaume 2010). Ainsi, un jeune Allemand auquel on enseignerait la physique dans sa langue maternelle apprendrait le sens en physique des mots de *Kraft* (force) et de *Strom* (courant), qui proviennent de la langue de tous les jours, et qui peuvent ainsi entrer en résonnance avec d'autres mots pour éventuellement générer dans son esprit des analogies ou des métaphores, sources peut-être d'idées nouvelles. Si on lui enseigne ces entités en anglais, c'est-à-dire *force* et *current*, il pourra les utiliser dans le domaine de la physique, certes, mais ils seront coupés de la puissance métaphorique de sa langue maternelle. D'ailleurs, les peuples qui ont été créatifs dans les sciences l'ont toujours été dans leur langue maternelle, que ce soient les Grecs, les Romains, les Arabes, et même en Europe, où la science ne s'est réellement développée que lorsque les différentes nations ont abandonné le latin, la *lingua franca* du Moyen-Âge, au profit des langues locales. En France cela s'est fait en 1539 à partir de l'Ordonnance de Villers-Cotterêts, qui instaura le français comme langue de l'administration et de la justice. Le latin a certes conservé un rôle de *lingua franca* scientifique pendant encore quelques siècles, mais la réflexion a commencé à se faire dans les langues locales à partir de ce moment-là[2].

3.3. Domination et scolastique

L'anglicisation renforcera la domination de la science et de la pensée anglo-américaines. Elle provoquera un abandon des traditions locales au profit d'une tradition américaine pas forcément meilleure et qui ne sera dès lors plus critiquée. Par exemple, la plupart des linguistes américains croient que les langues sont récursives, alors qu'on peut montrer facilement que cette idée n'est que le fruit de la domination sociologique des linguistes génératives dans les universités américaines[3]. Or, non seulement la plupart des linguistes américains ne voient pas la

[2] Cf. l'article de Jean-Marc Lévy-Leblond *La science au défi de la langue*, Colloque « Diversité linguistique et créativité scientifique », organisé par l'OEP et Paris-Diderot, 16 octobre 2013.

[3] Voir notamment Bickerton 2009 et Frath 2014. La récursivité est une propriété de certaines fonctions mathématiques capables de s'appeler elles-mêmes, produisant ainsi un processus potentiellement illimité. En linguistique on utilise ce terme pour des processus qui peuvent être répétés de façon indéfinie. C'est Chomsky qui a introduit cette acception de la récursivité dans son ouvrage de 1957, *Syntactic Structures*, dans lequel il développait une théorie syntaxique qui, sans l'hypothèse récursive, aurait produit une grammaire entièrement déterministe et donc finie, ce qui contrevient à la constatation qu'il est toujours possible de construire des phrases entièrement nouvelles de longueur indéterminée. "If a grammar does not have recursive devices (closed loops […]), it will be prohibitively complex. If it does have recursive devices of some sort, it will produce infinitely many sentences", dit-il dans Chomsky 1957. Deux choses sont claires dans ce passage : d'une part Chomsky utilise le mot de récursivité dans le sens d'itération (*loops*, des boucles, caractéristiques de l'itération), et d'autre part la récursivité est une propriété de sa grammaire, non nécessairement de la langue. Tous les linguistes sont bien sûr d'accord pour dire que dans une langue les répétitions sont potentiellement sans limites, mais pourquoi donner à cette notion banale une dénomination impressionnante quelque peu obscure qui

BDD-A6658 © 2014 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.169 (2026-11-07 03:01:19 UTC)

difficulté par eux-mêmes, mais en outre, ils n'entendent pas les voix qui le leur disent, même en anglais. L'anglicisation, en l'occurrence, n'a pas favorisé la circulation des idées. La conséquence est que cette idée fausse est dominante dans le monde, et tout particulièrement dans les pays où la recherche en linguistique est très anglicisée. Or toute science doit être critiquée sous peine de sombrer dans la scolastique[4]. En lieu et place d'une grande variété de points de vue issus des traditions locales, nous aurons une immense scolastique mondiale. On le perçoit déjà dans nombre de publications[5], qui abandonnent le réel pour des fictions académiques. Précisons que l'apparition de la scolastique n'est pas liée à l'usage de l'anglais : elle peut émerger n'importe où, dans n'importe quelle langue, car elle est le fruit du corporatisme et du conformisme des universitaires, lesquels sont universels. Cependant, la scolastique se développe plus facilement dans une langue étrangère prestigieuse coupée de la langue ordinaire, donc moins accessible et moins critiquable. Jusqu'ici, lorsqu'une tradition était entièrement stérilisée, elle pouvait être amendée par le recours à une autre tradition. Cela ne sera plus possible quand il n'y en aura plus qu'une seule. L'anglicisation amènera l'uniformité et la stérilité.

3.4. Baisse du niveau d'enseignement

L'anglicisation aura bien d'autres effets, que nous n'avons pas la place de détailler ici. Nous n'en mentionnerons que deux autres, particulièrement importants, à savoir la baisse du niveau académique et, concernant plus particulièrement la France, la perte de son influence géopolitique. Toutes les études ont montré que l'anglicisation des formations génère une baisse de niveau[6]. On comprend aisément pourquoi: dans notre pays, les enseignants et les étudiants français sont en moyenne de niveau intermédiaire en anglais, c'est-à-dire B1 ou B2 sur l'échelle du *Cadre Européen Commun de Référence pour les Langues*. Aux difficultés d'enseignement des uns s'ajouteront les difficultés d'apprentissage des autres, et on pourra légitimement s'interroger sur la valeur d'un enseignement dans un niveau de langue aussi bas.

3.5. Perte d'influence

En tous les cas, cela aura pour résultat la disparition d'une partie importante de la production intellectuelle spécifique de notre pays. Dès lors, pour quelle raison les étrangers apprendraient-ils notre langue ? Une des motivations de cet apprentissage est très certainement le rayonnement de notre culture, et son corollaire, les études en France. Nous perdrons alors une grande partie des trois cent mille étudiants étrangers qui étudient dans notre pays en français, sans être sûrs d'attirer un nombre équivalent

n'a plus grand-chose à voir avec son sens mathématique originel ? Mais cette idée a tellement séduit les linguistes qu'elle a atteint un statut de vérité absolue. La contredire est une sorte de blasphème et les hérétiques prennent des risques, dont le moindre est celui de l'ostracisme.

[4] Nous utilisons le mot de « scolastique » dans le sens péjoratif de science académique formelle et verbeuse, et non dans son sens médiéval de programme d'enseignement de la philosophie et de la théologie, dont les travaux sont toujours pertinents aujourd'hui.

[5] Et pas seulement dans les Sciences Humaines si on en croit le numéro de *The Economist* du 19 octobre 2013 intitulé « How science goes wrong » (voir la dernière note de ce texte).

[6] Voir par exemple Truchot 2011, Kelly, Pelli-Ehrensberger, Studer 2009 ou Cabau 2014.

BDD-A6658 © 2014 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.169 (2026-11-07 03:01:19 UTC)

d'anglophones, qui y réfléchiront à deux fois avant de choisir une pale copie du modèle américain, qui cumulera les défauts des deux systèmes.

Et si le nombre de locuteurs étrangers du français baisse, la position géopolitique de la France sera de plus en plus affaiblie, et à terme ramenée au niveau de celle de pays comme le Danemark ou la Lituanie, dont la langue et la culture, pour belles et intéressantes qu'elles soient, sont peu connues en dehors de leurs frontières et ne leur procurent aucun rayonnement ni aucune influence sur la marche du monde.

3.6. Le cas de l'Allemagne

L'Allemagne est un pays comparable à la France par la taille et l'importance économique et culturelle. Le processus d'anglicisation s'y est enclenché une vingtaine d'années avant qu'il ne commence dans notre pays. L'expérience allemande est riche d'enseignements. La perte mémorielle y est déjà bien engagée (voir par exemple Goebl 2009), et la question du contrôle démocratique sur les activités universitaires commence à inquiéter les citoyens[7]. Les étudiants étrangers germanistes constatent qu'ils ne peuvent plus étudier dans leur langue de prédilection en Allemagne, et ils en sont fort peinés (voir Huang, Schneider-Mizony 2014); il est fort possible qu'ils ne transmettront pas leur amour de la langue de Goethe à leurs enfants, d'où sans doute la fin prévisible de l'enseignement de l'allemand à l'étranger. Par surcroît, les étudiants internationaux non-germanistes ayant étudié en Allemagne en anglais ne peuvent que difficilement s'intégrer au marché du travail de ce pays en raison de leurs compétences limitées en allemand. Or l'Allemagne, victime d'une forte baisse de la natalité, en a cruellement besoin. Il s'ajoute à cela un autre phénomène, qui ne laisse pas d'inquiéter nombre de responsables : la baisse de la maîtrise de l'écrit en allemand par les étudiants de langue allemande. On comprend aisément pourquoi: les travaux universitaires se font dorénavant en anglais, par surcroît bien souvent dans un mauvais anglais, et les jeunes Allemands perdent l'habitude d'écrire dans leur langue[8]. Ils perdent ainsi sur les deux tableaux. Par ailleurs, les universités allemandes sont en train d'angliciser leurs administrations afin de mieux accueillir les très nombreux professeurs itinérants recrutés pour leur compétence en anglais, peut-être même au détriment de scientifiques locaux, plus forts en recherche, mais maîtrisant moins bien cette langue.

3.7. Causes anthropologiques de l'anglicisation

Les universitaires favorables à l'anglicisation ne sont généralement pas conscients des conséquences que nous venons d'évoquer, et ils sont dans l'ensemble sincères et croient œuvrer pour le bien. Autrement dit, ils pensent qu'un abandon de leur langue au profit d'une autre constitue un facteur de développement personnel, professionnel et sociétal. Mais pourquoi pensent-ils cela ? Comment expliquer que

[7] Des scientifiques allemands ont insisté sur ce point lors d'une table ronde organisée par l'ADAWIS (Arbeitskreis Deutsch als Wissenschaftsprache) qui s'est tenue à Berlin en janvier 2013.

[8] On observe d'ailleurs aussi un usage croissant de l'anglais par les Allemands dans la conversation professionnelle et même quotidienne. Certains auteurs, cités par Truchot 2014, pensent que c'est l'usage massif de l'anglais dans les universités qui y a préparé la population.

BDD-A6658 © 2014 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.169 (2026-11-07 03:01:19 UTC)

des chercheurs de renom et des universitaires de haut vol ne voient pas les effets de ces choix ?

La réponse est assez simple, bien que difficile à cerner. Il y a assurément de puissantes raisons objectives pour l'usage de l'anglais dans la recherche. Une *lingua franca* est certainement fort utile pour la communauté scientifique en ce qu'elle facilite grandement la communication, la diffusion des résultats et la recherche documentaire. Également, en publiant en anglais, le chercheur peut espérer toucher un lectorat plus grand que dans toute autre langue et ainsi augmenter son facteur d'impact, un critère important pour sa notoriété et sa carrière. Mais à partir de ce constat objectif, il se produit un saut vers le tout anglais difficile à comprendre Pourquoi la nécessité de l'anglais doit-elle entraîner un abandon de sa propre langue ? Il faut certes publier en anglais, mais pourquoi *seulement* en anglais ? Pourquoi n'y a-t-il presque plus de journaux scientifiques dans d'autres langues que l'anglais, surtout dans les sciences dites exactes ? Par surcroît, dans des pays anglicisés comme l'Allemagne, la communication interne au sein des laboratoires se fait bien souvent en anglais, même si tous les présents parlent la langue locale (voir Mocikat, Dieter 2014). Pourquoi ?

C'est là qu'entrent en jeu des facteurs qui n'ont plus rien d'objectif et de factuel, mais qui sont plutôt d'ordre sociologique et anthropologique. Les universitaires sont des êtres humains comme les autres et ils sont soumis comme tout le monde à des déterminismes inconscients. Nous croyons volontiers être les auteurs libres et responsables de nos conceptions sur la vie et la société, mais le fait est que nous ne sommes pas toujours au fait de leurs tenants et aboutissants. Par exemple, nous pensons volontiers que le doctorat est un travail de recherche qui aboutit à un diplôme universitaire, et c'est le cas, mais, comme le dit l'anthropologue François Laplantine, on ne le comprend pas vraiment tant qu'on ne l'envisage pas comme un rite de passage, analogue à tous les autres rites de passage dans toutes les cultures (Laplantine 1987 : 170).

Faisons donc l'hypothèse que l'anglicisation est un phénomène anthropologique. Si c'est le cas, alors il devrait posséder un caractère général, et on devrait le rencontrer ailleurs qu'à l'université et dans la recherche ; on devrait aussi pouvoir identifier d'autres épisodes historiques d'abandon de langue maternelle.

3.8. L'anglicisation, un phénomène général

Concernant le premier critère, il est tellement évident qu'il est inutile d'argumenter longuement. Les Français écoutent surtout de la musique anglo-saxonne ; ils chantent en anglais dans des émissions comme « The Voice ». Ils consomment en anglais et la publicité se fait souvent dans cette langue, surtout pour les produits technologiques « modernes ». Les entreprises adoptent des noms anglais (*Areva Nuclear Power*, *Nestlé Waters*, etc.) et donnent des appellations anglaises à leurs produits (par exemple la *Scenic* de Renault). Les constructeurs de voitures nationaux utilisent des slogans en anglais : « Quality made » chez Renault, « Motion & Emotion » chez Peugeot, et « Créative technologie » chez Citroën[9]. Des

[9] Notons qu'il y a une certaine ambiguïté linguistique chez Peugeot, *émotion* étant un mot français, et chez Citroën, avec des mots français sur une syntaxe anglaise. Signe sans doute que l'anglais n'est

BDD-A6658 © 2014 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.169 (2026-11-07 03:01:19 UTC)

entreprises franco-françaises utilisent l'anglais pour leur communication interne[10]. Certaines villes adoptent des slogans en anglais : *Only Lyon* et *Lyon addicted, Montpellier Now* et *Montpellier Unlimited*, et le plus créatif de tous, le « *I Loches you* » de la ville de Loches[11].

3.9. L'abandon de langues, un phénomène très fréquent

L'abandon de sa propre langue est un phénomène banal dans l'histoire, et en voici quelques exemples. L'aristocratie gauloise s'est romanisée en trois générations après la conquête de la Gaule par Jules César et son intégration à l'empire romain en 42 av. JC. Lorsque les Vikings ont conquis la Normandie, ils ont abandonné le vieux norrois au profit de l'ancien français en une centaine d'années, et d'ailleurs, lorsque Guillaume le Conquérant a conquis l'Angleterre, les Normands ne parlaient plus la langue des Vikings et ils ont laissé une trace française indélébile dans la langue anglaise. Les descendants francs de Clovis, du moins ceux qui ont vécu dans ce qui allait devenir la Francie de l'Ouest, puis la France, ont abandonné leur langue germanique (le francique) en quelques générations pour adopter le bas-latin que parlaient les Gallo-romains de l'époque. Et ainsi de suite.

Plus proche de nous, on peut mentionner la disparition des langues régionales, parmi lesquelles l'alsacien, ma langue maternelle. Lorsque j'étais enfant, tout se passait en alsacien dans les familles, dans la rue, dans les magasins, dans les administrations, dans les usines. Les travailleurs immigrés à cette époque apprenaient l'alsacien, et non le français, et on peut encore rencontrer des retraités maghrébins ou issus de l'ex-Yougoslavie parfaitement dialectophones. Une seule chose n'était pas en alsacien, c'était l'école, où les enseignants, alsaciens comme nous pour la plupart, nous interdisaient de parler notre langue commune. Je ne me souviens pas qu'il y ait eu une opposition à cela : nous pensions que c'était pour notre bien, que pour vivre en France, il fallait maîtriser la langue française, sans laquelle nous n'aurions pas d'avenir. Et ce n'était pas faux. Mais lorsque nous eûmes fini nos études, nous n'étions pas capables de parler de nos connaissances en alsacien, ce qui amena notre génération à ne plus l'utiliser. Nos parents et grands-parents avaient fait leurs études en allemand, une langue qui pouvait enrichir l'alsacien ; avec le français, la coupure fut totale, et l'alsacien périclita en termes de qualité linguistique et de nombre de locuteurs. De nos jours, les Alsaciens parlent une variété de français appelée le *fralsacien*, qui se caractérise par un fort accent et des éléments linguistiques germaniques.

pas encore ressenti comme entièrement naturel dans un contexte français, et qu'on veut jouer sur les deux tableaux.

[10] Par exemple chez *Altran*, une entreprise de consultants, le magasine *Altitude* (« Altran's science and technology magazine ») publie des articles écrits en anglais par des Français, emprunts de cet irénisme typique de la pensée économique anglo-saxonne, qui présente le monde de l'entreprise comme un lieu de créativité et de promotion de la personne. De conflits et d'exploitation du personnel, il n'est jamais question.

[11] Pour rester dans la même veine, puis-je suggérer aux communicants de la ville de Toulouse le slogan de « Come to Toulouse! Nothing to lose!! » ?

BDD-A6658 © 2014 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.169 (2026-11-07 03:01:19 UTC)

3.10. Honte

Puisqu'il nous fallait acquérir et parler une autre langue, c'est donc que la nôtre était inférieure à cette prestigieuse langue française, riche de siècles de créativité et admirée partout. En conséquence, nous éprouvions un sentiment de honte par rapport à l'alsacien et à notre culture, et nombre d'entre nous avons fait des efforts considérables pour supprimer notre accent et nous débarrasser des tournures germaniques.

Cette honte était en partie due au refus de nous voir assimilés aux Allemands en raison des horreurs commises par les nazis. Mais cette honte, je la retrouve chez mes étudiants africains lorsque je leur demande quelle langue africaine ils parlent. Ils sont souvent gênés et évasifs, et finissent par avouer qu'effectivement, ils en parlent une, précisant parfois qu'ils la comprennent sans être capables de la parler, comme si c'était un moindre mal. Leurs enfants à eux seront dès lors éduqués en français. Et d'ailleurs, les Africains immigrés parlent le plus souvent français à leurs enfants, tout comme les Alsaciens parlent désormais en *fralsacien* aux leurs, une langue qui ne leur donne aucun avantage, pas même, comme l'alsacien, celui d'une certaine familiarité avec l'allemand, bien utile pour trouver du travail chez le puissant voisin.

Cette honte, on en perçoit une forme atténuée dans le sentiment très répandu, surtout parmi les jeunes générations, que le français est devenu ringard. Alors qu'il y a encore deux ou trois décennies la « francitude » allait de soi, les Français se posent maintenant des questions existentielles. Ils ont l'impression que leur place dans le monde n'est plus assurée. Et effectivement, c'est la première fois dans leur histoire qu'ils sont chassés du centre d'un empire, le leur, vers la périphérie d'un autre. C'est un traumatisme. Ils sont alors tentés par l'assimilation à la culture nouvellement dominante, celle de l'empire américain, tout comme les locuteurs des langues régionales et les peuples colonisés ont voulu s'assimiler à la culture française. Juste retour des choses, penseront certains. Peut-être, mais voulons-nous cela ? En avons-nous décidé ainsi ? Avons-nous bien analysé la situation ? Le français est-il dans la même ligue que l'alsacien ou le bambara ? Et comment aborder la situation des francophones non-français ? N'avons-nous pas des obligations vis-à-vis d'eux ? Toutes ces questions ne sont pas discutées car elles ne sont pas parvenues à la conscience de nos concitoyens.

3.11. Assurance et inconscience

D'une certaine manière, la plupart des Français n'ont pas encore perdu cette assurance culturelle et linguistique que d'aucuns à l'étranger appellent nombrilisme franco-français, sentiment de supériorité, voire arrogance. Ils restent persuadés que notre langue va continuer de rayonner et que la France restera un lieu de culture, d'histoire et de savoir-vivre unique au monde, qui doit *forcément* intéresser les étrangers. Ils ne ressentent pas l'anglicisation comme un danger, juste comme un épiphénomène probablement transitoire. Effectivement, la situation n'est pas encore catastrophique. Cependant, ce nombrilisme irrite aussi nombre de nos concitoyens, notamment dans la recherche et l'enseignement supérieur, qui pensent alors qu'il faut procéder à des changements drastiques si nous voulons trouver notre place dans

BDD-A6658 © 2014 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.169 (2026-11-07 03:01:19 UTC)

le village global tel qu'il se dessine, c'est-à-dire anglophone. Comme ils ne sont pas conscients de leurs déterminismes anthropologiques, ils se considèrent à la pointe du progrès quand ils affirment qu'il est temps d'abandonner les vieilleries franco-françaises d'un autre âge, telle la loi Toubon, pour se raccrocher au monde moderne. D'où une certaine forme de militantisme pro-anglais chez nombre d'universitaires, qui rejettent volontiers les partisans du français dans le camp des passéistes réactionnaires et étroitement nationalistes. Du coup, peu de chercheurs osent protester contre la tenue de colloques franco-français entièrement en anglais ou la disparition de notre langue dans les publications. Imposer l'anglais est ainsi devenu pour certains, par forcément les meilleurs, un moyen d'exercer du pouvoir.

L'usage de l'anglais est globalement accepté par les media et le public en général. Il n'y a guère de blagues ou de moqueries sur l'anglicisation comme il y en eut sur l'usage de termes euphémistiques comme « technicien de surface » pour « balayeur » ou « hôtesse de caisse » pour « caissière ». Les journalistes interviewent des chanteurs français qui chantent en anglais sans leur poser la question du pourquoi de leur choix linguistique. Les publicitaires font un usage baroque et souvent grotesque de l'anglais que personne ne moque. L'anglicisation du quotidien passe inaperçue.

Une des caractéristiques de l'abandon d'une langue est effectivement son côté inconscient. On se rend compte qu'une langue a été perdue quand c'est trop tard. Il y a cinquante ans, en Alsace, personne n'aurait cru que l'alsacien, une langue parlée depuis des siècles dans toutes les classes sociales, allait péricliter si vite, même si on savait que d'autres langues régionales en France et ailleurs avaient déjà connu le même sort[12]. On ne croit jamais que cela soit possible. Pour percevoir le danger, il faut avoir vécu soi-même le traumatisme de la perte de sa langue maternelle. C'est bien pourquoi, d'ailleurs, parmi les plus farouches défenseurs du français se trouvent les immigrés qui ont perdu leur langue au profit du français, et qui ne veulent pas que la même chose arrive à leurs enfants avec le français d'ici quelques générations.

Résumons donc cela. Les causes anthropologiques de l'abandon linguistique sont liées à l'histoire des peuples. La perte d'une position dominante au sein d'un empire et/ou la satellisation autour d'un autre produisent un sentiment de déchéance, une sorte de honte de ce qu'on est et le désir de soumission au dominant, surtout si on pense que cela procurera un avantage en terme de carrière ou de visibilité. Les parents ambitieux font alors en sorte que leurs enfants apprennent la nouvelle langue du prestige et de la réussite. Le phénomène se déroule dans l'inconscience des conséquences pour la langue locale.

4. Quelques pistes pour l'action…

Pour commencer, il faudrait une prise de conscience généralisée du problème dans toutes les couches de la société, et surtout parmi les élites. Comme le dit Abdou Diouf, le Secrétaire Général de la l'Organisation Internationale de la Francophonie, « on a l'impression qu'il y a une sorte de mode, ou de relâchement, qui pousse à parler anglais ». « Les élites doivent défendre le français », conclut-il[13]. Et

[12] Pour une analyse du cas de l'Alsace, voir Frath 2010.
[13] *Dernières Nouvelles d'Alsace* du 21.11.2013, p. 9.

BDD-A6658 © 2014 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.169 (2026-11-07 03:01:19 UTC)

effectivement, ce sont les élites qui ont entamé le mouvement vers l'anglais, lequel est repris à l'heure actuelle par l'ensemble de la population. Il faudrait donc qu'elles fassent leur *mea culpa* et inversent la tendance. Pour cela, il faut une politique linguistique intelligente qui touche tous les domaines. Ce ne sera pas facile, et il faudra sans doute une volonté politique qui s'impose à tous.

Nous allons maintenant faire quelques suggestions pour l'enseignement universitaire et la recherche, mais il est clair qu'elles doivent faire partie d'une politique linguistique globale dont nous indiquons ici les grandes lignes. Elle pourrait s'organiser autour de quatre axes : le développement de la *production intellectuelle et artistique en français*, dans la francophonie et ailleurs ; l'augmentation *urbi et orbi* de la *visibilité du français et de la culture française* par le moyen de la télévision, de la radio et d'internet ; *une politique d'accords multilatéraux* de promotion du français à l'étranger et des langues étrangères en France, ainsi qu'une politique agressive dans les institutions européennes visant à imposer le français et d'autres langues comme langues de travail ; et un engagement généreux dans la *coopération avec tous les pays qui souhaitent le développement d'une éducation en français* (établissements scolaires français et centre culturels à l'étranger) et comme langue véhiculaire (comme en Afrique), dans le respect des langues locales et avec une aide à leur développement, si besoin est, le tout couronné par une politique généreuse de bourses universitaires. Toutes ces actions doivent se faire autant que possible *en partenariat avec d'autres pays européens*, et pour commencer avec l'Allemagne et l'Italie. Cela irait dans le sens du maintien de la diversité culturelle et linguistique sans laquelle l'Europe n'est rien ; cela irait aussi dans le sens d'un développement bien compris du français, qui n'aurait aucune chance de se maintenir dans une Europe entièrement anglicisée.

Il faut donc résister au syndrome d'Astérix… Le monde est en mouvement vers autre chose que ce que nous avons connu, et notre langue et notre culture y ont une place pour laquelle nous n'avons même pas besoin de nous battre : elle nous est octroyée par les autres pays, qui ne se réjouissent ni de la domination anglo-saxonne, ni de l'éventualité d'une bipolarité américano-chinoise. Il n'est même pas besoin d'engager le combat avec nos amis anglo-saxons : ils voient notre abandon avec tristesse et souhaitent que nous retrouvions notre énergie et notre rayonnement, également pour leur propre bien. Ils ne se font en effet pas entièrement confiance à eux-mêmes et souhaitent l'existence d'une voix indépendante suffisamment forte pour les contredire dans l'amitié et le respect, comme ce fut le cas en 2003 à propos de l'Irak, où la position de la France fut soutenue par une bonne partie de l'opinion anglo-saxonne, contre leurs dirigeants, Georges W. Bush et Tony Blair.

Mais venons-en maintenant à une politique linguistique pour l'université et la recherche. Elle pourrait se développer dans le cadre du premier point ci-dessus, à savoir le développement de la *production intellectuelle et artistique en français*, dans la francophonie et ailleurs. Pour cela, il faut de toute urgence mettre en place *une politique de publications scientifiques en français et dans d'autres langues*, au niveau européen de préférence, et dans tous les domaines. Cela permettrait le maintien de la diversité des approches dans les sciences, le développement des langues locales porteuses de traditions et méthodologies particulières, et une certaine indépendance par rapport à la recherche et aux journaux scientifiques anglo-saxons. Ces publications devraient être de très haut niveau de manière à attirer les meilleurs

BDD-A6658 © 2014 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.169 (2026-11-07 03:01:19 UTC)

travaux, ce qui serait très certainement un premier pas vers la fin de l'hégémonie de l'anglais dans les enseignements, les chercheurs n'étant plus obnubilés par la nécessité de publier en anglais. Pour maintenir l'intercompréhension dans les sciences, l'anglais pourrait être maintenu comme *lingua franca* dans les colloques, du moins dans un avenir prévisible, et pourrait continuer d'être utilisé dans un second temps dans des journaux scientifiques en anglais, pas forcément contrôlés par les anglo-saxons. Par la suite, il faudrait développer l'enseignement des langues à l'université, et pas seulement de l'anglais, ainsi que les techniques de l'intercompréhension des langues voisines, qui permettent à des locuteurs d'une langue de comprendre les autres langues de la même famille. La pression vers le tout anglais s'en trouverait rapidement allégée et se verrait remplacée par une revalorisation du français et une motivation nouvelle pour apprendre d'autres langues. Il y aurait certes, du moins au début, un accroissement des difficultés dans la diffusion des résultats scientifiques, mais les sciences y gagneraient en diversité des approches et en créativité[14]. Ces difficultés pourraient être avantageusement compensées par un développement à grande échelle de la traduction, laquelle est, nous dit Umberto Eco, la langue de l'Europe.

Une telle politique volontariste devra mettre un terme à l'anglicisation rampante du système universitaire. Les grandes écoles qui le voudront devraient être autorisées à maintenir des enseignements en anglais, mais à leurs frais : puisqu'ils vendent cher des formations entièrement en anglais sur le marché mondial, ils n'ont pas besoin des subsides publics. Il faudra aussi mettre de l'ordre dans les pratiques existantes, et par exemple abandonner l'anglais dans la rédaction des projets de recherche franco-français. Les laboratoires devront repasser au français, et le français devra réapparaître comme langue des colloques en France, avec d'autres éventuellement, mais ne pas en être exclu comme c'est trop souvent le cas à l'heure actuelle.

5. Conclusion

La situation n'est pas désespérée, mais elle pourrait rapidement le devenir si nous n'y prenons garde. Nous avons développé l'idée que la recherche et l'enseignement supérieur doivent continuer de se faire en français, et nous avons donné quelques pistes pour l'action. Mais si le pays devait prendre le chemin de l'anglicisation, cela ne pourrait se faire, en tout état de cause, sans un vaste débat où les tenants et les aboutissants devraient être clairement exposés devant le public et ses représentants, qui seraient alors appelés à trancher. Cet article se veut une contribution à ce débat à venir.

[14] La science mondiale en a bien besoin si l'on en croit l'hebdomadaire britannique *The Economist*. Dans son numéro du 19 octobre 2013 intitulé « How science goes wrong », il décrit la mauvaise qualité de la recherche mondiale, dont près de la moitié des résultats ne seraient pas reproductibles. Et encore, l'hebdomadaire n'a-t-il pris en compte que les revues anglo-saxonnes les plus prestigieuses. Trop de chercheurs sans talent font de la science de manière formelle, sans originalité et sans créativité. L'anglicisation aggrave le problème en ce qu'elle développe le conformisme.

BDD-A6658 © 2014 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.169 (2026-11-07 03:01:19 UTC)

Références

Bickerton 2009 : Derek Bickerton, *Recursion : core of complexity or artifact of analysis*, in T. Givón and Shibatani Masayoshi (eds.), *Syntactic Complexity : Diachrony, acquisition, neuro-cognition, evolution*, p. 531–544.

Cabau 2014 : Béatrice Cabau, *Échos nordiques : l'anglais dans l'enseignement supérieur*, in « Les Langues Modernes » (dir. Pierre Frath), n°1.

Frath 2010 : Pierre Frath, *Disparition des langues : le français subira-t-il le sort de l'alsacien ?*, in D. Huck & T. Choremi (coords.), *Parole(s) et langue(s), espace et temps. Mélanges offerts à Arlette Bothorel-Witz*, Université de Strasbourg, p. 233–240.

Frath 2011 : Pierre Frath, *L'enseignement et la recherche doivent continuer de se faire en français dans les universités francophones*, publié sur les sites de l'Association des Professeurs de Langues Vivantes (http://www.aplv-languesmodernes.org/) et de l'Observatoire Européen du Plurilinguisme (http://www.observatoireplurilinguisme.eu/ ; également dans l'*Atelier du roman*, Paris, Flammarion, 2012).

Frath 2014 : Pierre Frath, *There is no recursion in language*, in « Language and Recursion », Francis Lowenthal & Laurent Lefebvre (Eds.), XIX, Berlin, Springer Verlag.

Goebl 2009 : Hans Goebl, ***English only*** *und die Romanistik – ein Aufschrei*, in Hartmut Schröder, Roland Posner (Eds.), *Semiotische Weltmodelle : Kultur – Sprache – Literatur – Wissenschaft. Festschrift für Eckhard Höfner zum 65.Geburtstag*, Berlin, LIT Verlag (Reihe „Semiotik der Kultur"), p. 190–214.

Guillaume 2010 : Astrid Guillaume, *Diachronie et Synchronie : Passerelles (étymo)logiques. La dynamique des savoirs millénaires*, in « Etymologiques, Histoires de mots, Histoire des mots », dir. Yannick Le Boulicaut, Cahiers du CIRHILL, n°33, série Interculturalité, L'Harmattan, p. 13–23. En ligne, sur « Texto ! », revue électronique de l'Institut Ferdinand de Saussure, dir. François Rastier, coordonné par Carine Duteil-Mougel, rubrique « Repères pour l'étude », vol. XV, n°2 (http://www.revue-texto.net/index.php?id=2557).

Huang, Schneider-Mizony 2014 : Chongling Huang, Odile Schneider-Mizony, *L'anglicisation universitaire de l'Allemagne, vue de Chine*, in « Les Langues Modernes » (dir. P. Frath), n°1.

Kelly, Pelli-Ehrensberger, Studer 2009 : Paul Kelly, Annabarbara Pelli-Ehrensberger, Patrick Studer, *Mehrsprachigkeit an universitären Bildungsinstitutionen: Arbeitssprache im Hochschulfachunterricht*, ISBB Working Papers, ZHAW Zürcher Hochschule für Angewandte Wissenschaften.

Laplantine 1987 : François Laplantine, *L'anthropologie*, Payot.

Mocikat, Dieter 2014 : Ralph Mocikat, Hermann Dieter, *La langue allemande pour la science, quel avenir ?*, in « Les Langues Modernes » (dir. P. Frath), n°1.

Truchot 2011 : Claude Truchot, *L'enseignement en anglais abaisse le niveau des formations*, « La recherche », n° 453, p. 82 (http://www.larecherche.fr/idees/grand-debat/enseignement-anglais-abaisse-niveau-formations-01-06-2011-77376).

Truchot 2014 : Claude Truchot, *Pour une alternative à l'anglicisation : des politiques linguistiques universitaires. Le cas de l'Allemagne*, in « Les Langues Modernes » (dir. P. Frath), n°1.

BDD-A6658 © 2014 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.169 (2026-11-07 03:01:19 UTC)

The Anglicisation of higher education and research: an anthropological approach

We can react to the Anglicisation of higher education and research in three ways: consider it as positive and adopt a *laisser-faire* attitude; deplore it and try to reverse the trend; or try to win on all counts, *i.e.* use English when useful while safeguarding French and other languages. Whatever the choice, we should first gain a clear understanding of the phenomenon. The English language dominates all sectors of public life, in the sciences, in the economy, in modern art, in popular songs and music, even in the graffiti on urban walls. Something is happening under our very noses which cannot be reduced to pro-and con-argumentations. In this paper we shall try to understand the anthropological motivations of Anglicisation and we shall recommend a few possible avenues for action.

BDD-A6658 © 2014 Institutul de Filologie Română „A. Philippide”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.169 (2026-11-07 03:01:19 UTC)